

Pages d'histoire du Canada

D'IBERVILLE ET LES CANADIENS A TERRENEUVE

Au cours d'une très remarquable étude sur "la question de Terre-Neuve", publiée récemment dans "Le Correspondant de Paris", M. de la Roncière rend ainsi hommage à la valeur d'Iberville et de sa petite troupe de Canadiens :

"Terre-Neuve était la porte d'entrée de notre colonie du Canada. De l'Acadie ou du Labrador les Anglais menaçaient de la fermer. Un Canadien se fit fort de la maintenir ouverte, en quoi il montrait une singulière hardiesse ; au lieu d'une attaque par mer, au lieu d'une puissante escadre qui laissait aux insulaires de Terre-Neuve le loisir de la fuite d'Iberville préconisait la guerre de partisans par les bois. L'hiver, à l'insu de la vieille Angleterre, il tomberait à l'improviste sur les postes britanniques, les détruirait de fond en comble et effacerait de l'île le moindre vestige de la domination ennemie. Au printemps sa frégate barrerait la route aux pêcheurs venus du continent. La méthode était neuve et pour l'Etat peu coûteuse, un vaisseau de quatrième rang, une centaine de marins, quatre-vingts chasseurs canadiens, le concours des colons de Plaisance, voilà tout ce qu'elle comportait, et comme d'Iberville était venu lui-même la soutenir à la cour, il emporta l'assentiment du roi ! Tant que l'exécution de son programme ne dépendait que de lui, elle s'accomplit de point en point

Le jour de la Toussaint, Brouillan (le gouverneur) part sur le "Profond" pour Rognosse où cent cinquante hommes ont été laissés. Il donne à Torillon rendez-vous aux Canadiens d'Iberville qui se frayent un passage à travers bois et marais, par un pays inconnu de nos colons.

"Le 21 novembre 1696, les deux troupes réunies, cent Plansantins novices dans l'art de la guerre, et cent vingt-cinq Canadiens ou marins de fiè-

re allure commencent leur marche en avant par les sentiers battus qui relient le long du littoral tous les postes anglais. Brouillan a renvoyé en France le "Profond", ce qui était une manière de brûler ses vaisseaux. L'aventure en effet semblait folle : les Anglais étaient dix contre un ; ils étaient avertis ; leurs chasseurs de loutres et de castors, au cours d'un raid vers Plaisance, avaient eu vent de nos projets : deux vaisseaux de guerre enfin étaient attendus à Saint-Jean. La position semblait imprenable.

"C'était compter sans la "furie française" des Canadiens, de vrais diables, au dire de leurs adversaires, mais des diables que suivait partout un aumônier pour leur donner l'absolution avant la bataille. Leur marche fut foudroyante : soixante "bons hommes" leur barrent la route au Petit Havre ; Montigny, d'Iberville et une poignée de chasseurs se jettent à l'eau, traversent un torrent et les culbutent. Le 28 novembre, à trois quart de lieue de Saint-Jean, quatre-vingt-huit soldats nous attendaient dans une embuscade, derrière les rocs d'un bois brûlé. Nos hommes mettent sac à terre : Brouillan attaque de front, d'Iberville en flanc, et les Anglais, chargés l'épée dans les reins jusque dans la capitale, sont délogés successivement des deux premiers forts, celui des bois et celui du centre. Le dernier, à flanc de coteau au nord-ouest, commandait l'entrée du havre. Quatre bastions, une tour centrale armée de quatre pièces, cent soixante défenseurs, sans parler des femmes et des enfants, c'était plus qu'il ne fallait pour tenir ferme jusqu'à l'arrivée des deux gros vaisseaux attendus, qu'on avait vu l'avant-veille loupoyer au large. Mais l'incendie fait rage dans la ville et d'Iberville n'attend plus, pour commencer le bombardement du fort, que les mortiers laissés à Bay-Bull. Le commandant de la forteresse, un simple bourgeois, s'émue : il arbore le pavillon parlementaire et capitule le 30. Une dernière batterie de huit pièces, dans la montagne à l'entrée du chenal, tombe entre nos mains.

"Prisonniers, fuyards ramassés par nos détachements à Portugal Cove, Torbay, Kirividi, plus de trois cents